

Festival de la mauvaise herbe

Mélanie Léger

Number 145, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40833ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Léger, M. (2009). Festival de la mauvaise herbe. *Liaison*, (145), 9–10.

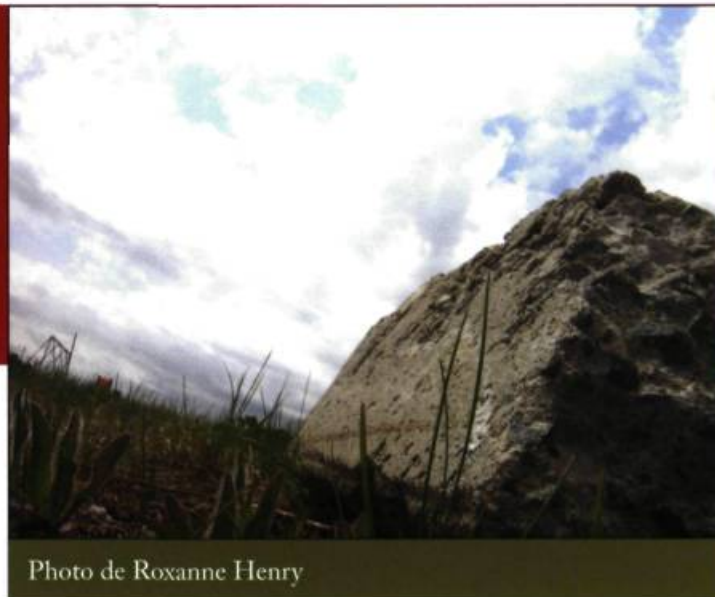


Photo de Roxanne Henry

MÉLANIE LÉGER

DANS QUEL BATEAU ME SUIS-JE EMBARQUÉE? «Un festival de création littéraire pour les jeunes par les jeunes.» Deux semaines pour écrire des textes inspirés de photos... Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire? Pourquoi moi?

Je suis une Acadienne exilée de moins en moins temporairement à Montréal et j'arrive d'un voyage en Amérique du sud. Je connais le Nord de l'Ontario aussi bien que le Kentucky, c'est-à-dire pas du tout! Il y a bien entendu la publication récente de ma pièce de théâtre «Roger, Roger» aux Éditions Prise de Parole de Sudbury qui explique un peu pourquoi on me propose ce projet, mais malgré cela, j'avoue que je ne correspond pas à l'idée que je me fais d'un auteur. D'abord je fais des erreurs de grammaire épouvantables. Il m'arrive même d'oublier des lettres quand je chantonne l'alphabet! Ensuite j'écris du théâtre (au départ c'était pour me permettre d'en faire!) mais je ne vais tout de même pas faire dialoguer des photos? Est-ce que je suis capable d'un autre genre d'écriture? Et question plus importante encore, est-ce que j'ai vraiment quelque chose à dire?

Me voici donc, le 25 mai 2009, assise devant mon ordinateur.

Bonjour Mélanie!

C'est Sandy du Salon du livre de Sudbury. J'espère que tout va bien de ton côté. Je t'envoie les photos du projet du Festival de la mauvaise herbe.

Nous sommes vraiment contents que tu fasses partie du projet! Il y a trois ados qui ont participé au projet de photographie:

Roxanne Henry, Alex Arbour et Jessica Majerus.

Ils ont suivis des ateliers avec deux artistes photographes sudburois, Denys Tremblay et Rachel Laurenti.

J'aime le côté correspondance. Je suis contente d'apprendre les noms de tout le monde. D'autant plus que Sandy, dans ses courriels, est toujours de très bonne humeur. Je suis moins anxieuse tout à coup. Je me sens moins seule devant mon écran. Après tout, c'est une sorte de dialogue que j'ai à écrire. Un dialogue entre deux langages: celui de l'écriture et celui de la photographie. Il existe des milliers de langages. En connaître plusieurs c'est s'ouvrir à d'autres manières de voir le monde!

J'ai lu récemment un livre d'Augusto Boal, *Théâtre de l'opprimé*, où il raconte une expérience au Pérou dans les années 1970, alors qu'il travaillait auprès d'un groupe de paysans autochtones à qui on voulait apprendre l'espagnol. On leur posa des questions et on leur demanda de répondre par des photos (en leur fournissant le matériel). On voulait leur faire comprendre que l'espagnol, tout comme la photographie, étaient des moyens pour s'exprimer et que cette expression était une appropriation personnelle. Un langage n'était pas meilleur qu'un autre, simplement différent. Moi qui me suis fait bourrer le crâne de slogan sur la fierté française toute ma jeunesse, je trouve encore que passer par l'art est un meilleur moyen.

J'ai enfin ouvert les photos. Woah! Elles sont beaucoup plus dépouillées que

je ne m'imaginai l'univers d'un adolescent canadien aujourd'hui! Comme si les photographes s'étaient arrêtés subitement au milieu d'une promenade anodine pour regarder autour d'eux et constater avec surprise la simplicité des choses. Posant tantôt des regards critiques ou provocateurs... J'avoue que ce n'est pas du tout comme ça que j'imaginai les paysages du Nord-Est de l'Ontario. Je voyais des montagnes, des rochers, des arbres, tout ce qui bloque la vue ou nous cache du soleil (finalement je crois que j'imaginai une gigantesque mine!) Et pourtant, la première chose que je remarque dans les photos c'est l'espace. L'horizon. Un horizon tellement immense qu'il nous étourdit. L'avenir.

Contrairement au titre de cette première photo qui nous renvoie à la roche, tout ce que j'ai vu c'était le ciel. La roche c'était moi contemplant l'univers des possibles.

Titre: *A Rocky Future*, Roxanne Henry

«... je voudrais me sortir les idées de la tête mais je ne sais pas où les mettre le temps qui passe m'étourdit il y a tellement d'espace ici à remplir il y a tellement d'espace que je ne sais pas où aller.»

La création est comme une digestion. D'abord je mange les photos... Je les mastique soigneusement... Attentivement. Je cherche une saveur unique et essentielle à la recette de cette création! Mais que dire de plus? Les photos sont tellement éloquentes! Nul besoin de surligner. Les maîtresses d'école ne barbouillent pas sur les



Photos de: Jessica Majerus



devoirs bien faits! Je n'aurais pas dû accepter ce contrat. Je ne suis pas à la hauteur de la tâche et puis, ça ne sert à rien! C'est inutile, écrire! J'aurais mieux fait d'apprendre à cuisiner! J'avale courageusement... « Une image vaut mille mots ». Pourtant, un seul mot peut aussi changer complètement le regard que l'on porte sur une image. Si, au lieu d'essayer d'écrire ce que la photo me suggère, j'exprimais son côté caché! Je suis soudainement saisie par une vérité renversante: les jeunes photographes ont sûrement eu beaucoup de plaisir à prendre les photos. J'ai donc le devoir de m'amuser! Sortir de cette cage jaune et bleue qu'est ma chambre, me séparer de mon fidèle « Gateway » et amener les photos en promenade! Les faire visiter la ville un peu! Je pourrais aussi les présenter à certaines de mes photos! Elles pourraient devenir amies avec mes paysages du nord de l'Argentine! Les photos sont d'accord avec moi: je prends les choses beaucoup trop sérieusement. Elles insistent pour aller au terrain de jeux!

Titre: *La terre se désintègre*, Jessica Majerus

[...] *Un jeune étudiant lève la main et dit:*

On parle de vos pots cassés?

Monsieur le premier ministre n'a pas compris la question car il a un mouchoir dans le nez et un doigt dans l'oreille:

Porte cassée? Il n'y a pas de porte cassée! Il y a des millions de portes! Il y a trop de portes! Il faudrait en fermer! D'ailleurs, où est celle des toilettes...? (*Il sort*)

Le jeune étudiant soupire entre ses dents:

« L'avenir appartient à la jeunesse... » Celui qui a dit ça était un irresponsable.

Pendant ce projet, j'ai beaucoup réfléchi à ce qu'avait été mon adolescence. Je suis encore étonnée de constater à quel point tout ce que je fais aujourd'hui a été rêvé à cette époque-là. On ne choisit rien par hasard. On choisit quelque chose parce qu'il résonne à l'intérieur de nous d'une manière ou d'une autre, sans que l'on puisse toujours l'expliquer. C'est grâce à des événements semblables au Festival de la mauvaise herbe que j'ai développé ma passion pour le théâtre. C'est grâce au travail de gens comme Sandy que j'ai trouvé la confiance pour me lancer dans cette aventure que j'ose appeler ma carrière. Pas uniquement cela, bien sûr, mais en partie, sûrement.

Quand j'ai fait ce projet je m'adressais à des adolescents. À mes trois photographes. C'est de leur faute si j'ai eu ce contrat! Et je les remercie.

Et ce n'est que maintenant que je réalise ce que je voulais leur dire: Attention! Ça a l'air banal de faire de l'art mais c'est dangereux! On fait quelque chose sans trop réfléchir à ce que ça veut dire et du jour au lendemain on vous demande d'écrire un article dans une revue littéraire (ou pire!)

J'avais envie de les provoquer un peu, mes chers photographes. Leur suggérer de s'arrêter réellement devant une situation anodine ou prise pour acquis et la remettre en question. Prendre position. Initier un dialogue entre le langage des mots et celui des gestes.

Il faut dire que j'étais en train de dévorer le dernier livre de Naomi Klein *La stratégie du choc*, une lecture qui m'inspirait révolte et indignation! Mon écriture porte souvent les traces de mes lectures du moment... C'est peut-être avouer que je suis encore très influençable.

Titre: *Peace In The Midst of Destruction*, Jessica Majerus

« Je n'ai pas encore trouvé un espace ouvert à tous. Moi aussi je suis née avec des préjugés. Ils me suivent ou me surprennent parfois, dans des endroits où je ne les cherchais plus. Mais je lutte tous les jours contre eux, afin de marcher dans un chemin de plus en plus pavé du sens que je veux lui donner.

L'espoir en la liberté ou la liberté d'avoir espoir? »

Les deux semaines sont passées. De quel bateau suis-je débarquée? Je n'ai pas appris grand-chose sur le Nord de l'Ontario et je ne suis pas meilleure auteure que je l'étais. Mais j'espère un jour frapper à la porte du Festival de la mauvaise herbe (à sa quinzième édition!) pour mettre des visages sur les noms des personnes et amis avec lesquels j'ai correspondu virtuellement. ||

Mélanie Léger est originaire de Shédiac au Nouveau-Brunswick. Diplômée du département d'art dramatique de l'Université de Moncton en 2005, elle est comédienne, auteure et co-directrice du Théâtre Alacenne.